

La marchande à la toilette avait fait disparaître dans sa poche l'argent qu'on venait de lui donner, et elle s'était levée.

—Tu pars ? fit Oliva.

—Je vais m'occuper de vous.

—A bientôt, alors.

—Oui... oui, à bientôt.

Et elle disparut dans la chambre à coucher.

Mais au moment où elle allait atteindre le seuil du salon, elle s'arrêta droite et effarée.

Devant elle se tenait le colonel Robert.

Il avait posé un doigt sur ses lèvres ; et commandait le silence.

La marchande à la toilette s'inclina en signe d'obéissance.

—Dans une heure à Belleville ! j'aurai à te parler, dit alors le colonel à voix rapide et basse.

Madame Brochon s'empressa de s'éloigner, et le colonel se dirigea vers le boudoir où l'attendait Juliette, qui était allée l'annoncer à Oliva.

V

LA MALLE DES INDES

—Quoique l'heure soit bien matinale pour pénétrer chez une jeune femme, dit le colonel, j'espère que vous voudrez bien excuser mon indiscretion ; je suis encore peu au fait des usages européens et j'ai tant de plaisir à vous voir...

Oliva fit une petite moue dédaigneuse et indiqua un siège de la main.

—Il y a déjà quelques jours que nous n'avons eu le plaisir de vous voir, dit-elle, dès qu'il se fut assis et tout en ramenant son peignoir sur ses épaules ; vous avez bien des occupations à Paris ?

Et comme elle prenait les longues torsades de ses beaux cheveux pour les nouer négligemment sur sa nuque, le colonel l'arrêta d'un geste suppliant.

—Non, je vous prie... dit-il en se rapprochant ; laissez-moi admirer encore cette chevelure qui vous ferait comme un diadème noir... Il y a dans l'Inde des femmes qui n'ont point d'autre beauté et qui en sont très fières... mais elles seraient bien surprises, bien jalouses plutôt, si elles pouvaient vous voir...

—Vous êtes fou ! interrompit Oliva.

—On le serait à moins.

—Est-ce donc pour me dire ces galanteries, que vous êtes venu de si bon matin...

Et elle laissa retomber les flots de ses cheveux sur son dos. Le colonel se remercia du regard.

—Je n'étais pas venu pour cela, en effet, répondit-il alors ; je l'avoue en toute franchise. Je ne connaissais pas cette vic parisienne qui vous prend corps et âme, dès que vous avez mis le pied sur l'asphalte de vos boulevards. J'en suis encore tout abasourdi !

—Vous vous y ferez.

—Je l'espère, surtout si vous consentez à m'y aider.

—Moi ! et à quel titre ?

—A titre d'amie. Ne voulez-vous pas que je sois des vôtres ?

—Oh ! je n'y vois pas d'inconvénient.

Le colonel s'inclina.

—Soit ! dit-il. Je vous disais donc que j'avais eu des occupations nombreuses depuis quelques jours ; j'ai monté ma maison, un petit-hôtel aux Champs-Élysées, qui était resté inhabité un peu trop longtemps. Dieu merci, tout cela est fini et les fournisseurs ont fait merveille. Vos Parisiens, qui ne croient pas aux miracles, en accomplissent tous les jours sans s'en douter ; mes écuries sont tout à fait présentables ; j'ai eu la chance de mettre la main sur quelques domestiques de choix, à qui j'ai permis de voler à la condition qu'ils me serviraient comme je l'étais à Cawnpore. Enfin j'ai découvert un chef dont j'espère que l'on parlera avant peu. Comme vous voyez, je n'ai pas perdu mon temps, et maintenant à cet hôtel restauré, il ne manque plus qu'une chose...

—Quoi donc ?

—L'animation, le mouvement, la vie enfin... Le nid est charmant... mais il est vide, et le vicomte m'a fait espérer qu'il ne m'abandonnerait pas en cette occurrence.

—Que voulez-vous faire ?

—Donner une fête.

—A qui ?

—A Paris !

—Il y a tant de monde à Paris.

—C'est là précisément ce que je désire !... de jolies femmes, des hommes jeunes, des vieillards aimables, le contingent complet de celles qui vivent de plaisir et de ceux qui s'y laissent attirer et retenir. On jouera, on dansera, on causera ; je veux que les hôtes qui me feront l'honneur de me visiter, emportent de cette nuit comme le souvenir d'un rêve indien.

—On va se disputer vos invitations.

—Malheureusement, je ne connais personne, moi, et si le vicomte et vous ne me venez pas en aide, je suis perdu.

—Qu'aurons-nous à faire ?

—Le vicomte m'a promis d'amener ses amis, je vous demande de m'amener les vôtres.

—Eh ! je ne demande pas mieux.

—Vous en avez beaucoup ? Eh bien ! donnez-moi leurs noms, je vous ferai remettre les invitations, vous y joindrez un mot de votre main, et si, à toutes ces bontés, vous voulez ajouter celle de faire les honneurs de ma maison, pendant cette fête dont vous serez la reine, je crois que j'aurai tout fait pour en assurer le succès. Voyons ! n'hésitez pas. C'est dit ?

—Puisque vous le désirez, et que le vicomte y consent.

Le colonel eut un éclair dans les yeux ; il tira de sa poche un ravissant carnet aux coins d'acier et se mit en mesure d'écrire les noms qu'Oliva lui dictait avec une volubilité toute parisienne.

Mais bientôt il l'interrompit en riant.

—Eh ! là ! là ! dit-il, arrêtez-vous... j'ai à peine le temps de vous suivre... et puis, le nom ne me suffit pas... encore faudrait-il, pour mon instruction personnelle, que vous voulussiez bien me donner quelques détails particuliers...

—Quels détails ?

—Leur âge, par exemple... leur origine.

—Ah ! vous exigez trop, se récria Oliva... c'est là un travail qui n'offre pas un grand intérêt et à moins que vous ne vouliez faire concurrence à M. Cyprien Leduc...

—Hein ! Leduc ? interrompit vivement le colonel...

—Oui, un étrange bonhomme que j'ai vu l'autre jour.

—Il est venu ici ?

—Sans doute.

—Et que pouvait-il vous vouloir ?

—Rien... à moi... mais au vicomte.

—M. d'Esclars s'occupe de généalogie ?...

—M. d'Esclars ne s'occupe de rien, mais, tout de même, ce que lui a dit M. Cyprien Leduc l'a profondément frappé.

—A quel propos ?

—De votre part, une pareille question est naturelle ; vous arrivez de mille lieues, et vous ignorez ce qui se passe en France.

—Qu'à s'y passe-t-il ?

—Quelque chose d'abominable ; il paraît qu'en ce moment tous ceux qui appartiennent, de près ou de loin, à une certaine famille Bonnet, sont menacés de mort.

—Que me dites-vous !... Mais cela ne vous touche pas ?

—Moi, non. Dieu merci, répondit la jeune femme en pâlisant ; mais tout de même cela donne le frisson ; et le vicomte n'est pas plus rassuré qu'il ne faut ; son ami Georges Berthaud, s'est bien mis en campagne, on a l'œil ouvert, mais vous comprenez... on n'est pas tranquille.

—Ce cher vicomte ! voilà une situation bizarre et vraiment...

Il n'acheva pas, la porte du boudoir s'était ouverte et le vicomte venait d'entrer.

Il avait l'air soucieux : il parut contrarié de trouver le colonel seul avec Oliva.